

## Le Vieux Savoyard à

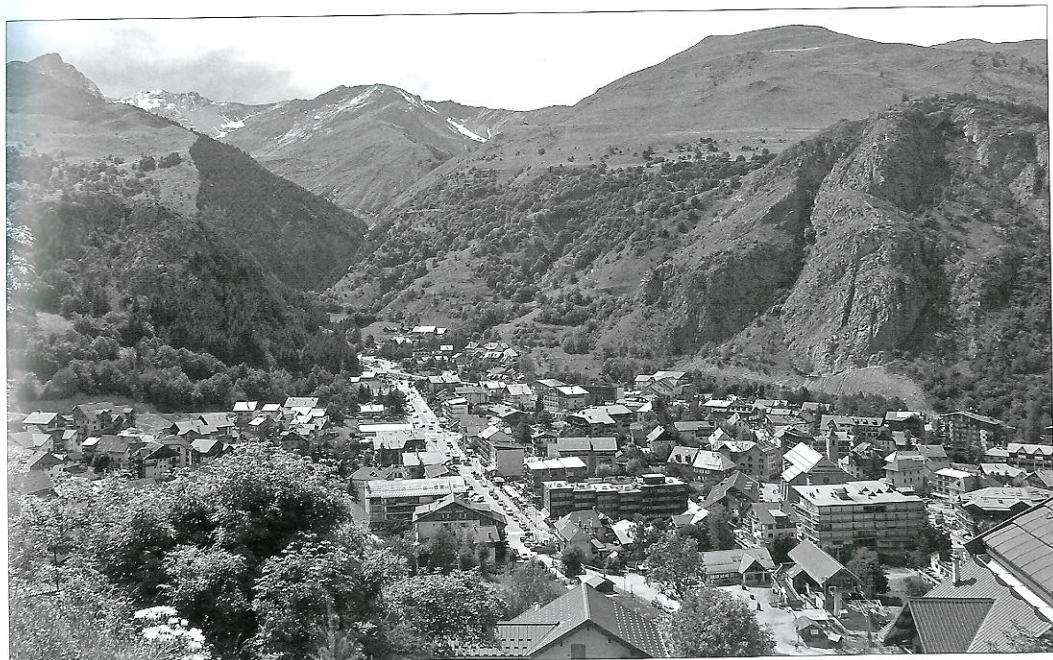
## Valloire



À l'heure de choisir la destination de sa tournée annuelle, le *Vieux Savoyard* a décidé de partir plein sud, sur la commune la plus méridionale de nos Pays de Savoie : Valloire. Est-ce pour chercher un peu de ce soleil désespérément absent en ce grisâtre printemps 2012 ? Peut-être ! En réalité, les atouts de cette commune de Maurienne ne manquent pas. Son nom n'est-il pas associé à une station de ski de renom, aux mythiques cols du Galibier et du Télégraphe, à la légende du Tour de France ?

En ce frais matin de juin, nous franchissons l'Arc à St-Michel-de-Maurienne, pour gravir les premiers lacets menant au col du Télégraphe,

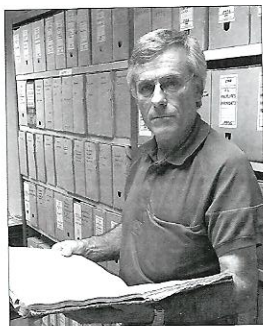
à 1566 m. Au sommet, la vue domine d'un côté la Maurienne, de l'autre le territoire valloirin, l'un des plus vastes de Savoie avec 13.714 ha. Posé à 1407 m. d'altitude, Valloire s'épanouit dans une vallée orientée nord-sud, traversée par la Valloirette, affluent de l'Arc. Le versant ouest est dominé par les Aiguilles d'Arves (3514 m.), qui marquent la limite avec St-Jean-d'Arves. Au sud, le col du Galibier donne accès à la vallée dauphinoise de la Romanche ; à l'est, le col des Rochilles, dans le massif des Cerces, communique avec celle de la Clarée. De fait, Valloire est depuis toujours une zone de frontière et un lieu de passage : entre le duché de Savoie et la France hier, entre la Savoie et les Hautes-Alpes aujourd'hui.



Vue du chef-lieu de Valloire depuis L'Archaz ; en haut à droite, le village de Poingt Ravier dominé par le Pain de Sucre ; en face (au fond), le Crey Rond et la Roche du Bonhomme à 2900 m. et le début de la vallée de la Valloirette qui conduit au col du Galibier (à 19 km) ; à gauche, le Rocher de St-Pierre

Cette position stratégique de Valloire explique l'implantation, sur l'arête rocheuse dominant le col du Télégraphe, du fort du même nom. Notre visite commencera en compagnie de M. Jacky Martin, de *Valloire Patrimoine Culture* et archiviste à la mairie :

– Pourquoi ce nom de *Télégraphe* ?



M. Jacky Martin

– Parce que s'élevait ici une station du télégraphe aérien mis au point par le Français Claude Chappe pendant la Révolution. Inédit, ce système de communications permettait la transmission de messages par signaux optiques sur de très grandes distances.

La station située sur l'Ebeyon – l'ancien nom du col – se trouvait sur la ligne Lyon-Turin. Construite en 1806, elle ne survécut pas à la chute de l'Empire, mais le nom est resté...

Le fort, lui, fut bâti entre 1885 et 1890. Il s'inscrit dans le programme de fortifications de la frontière des Alpes face à l'Italie, initié par le général du Génie Séré de Rivières – de là datent également les ouvrages du Replatton et du Sapay à Modane. Le fort avait pour mission de contrer une offensive italienne, qu'elle vienne des cols du Galibier ou des Rochilles, côté Valloire ou Valménier, ou de Modane, côté Maurienne. Fortifié et armé, d'une capacité de 250 hommes, il ne fut jamais occupé en permanence, seulement au gré des tensions internationales. Il participa à la bataille victo-

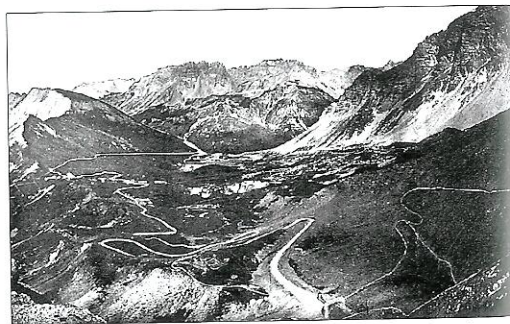


En 1925, le tunnel du Télégraphe percé vers 1880 et fermé en 1945 ; à droite, le fort du Télégraphe

rieuse des Alpes en 1940 et fut occupé par les Allemands durant les combats de la Libération. En 1998, l'armée a vendu le fort à la commune. Mais les baraquements extérieurs sont encore occupés lors des manœuvres. L'armée est également présente depuis 1905 au camp militaire des Rochilles (2410 m.).

– Et qu'en est-il de la route du col du Galibier ?

– Ouverte en 1892 en remplacement d'un ancien chemin muletier, elle répond également à des impératifs stratégiques et militaires : faciliter les communications entre la Savoie, annexée en 1860, et les Hautes-Alpes, le long de la frontière avec l'Italie. Comme au Télégraphe, la route ne franchissait pas le col du Galibier, à 2642 m., mais empruntait un tunnel long de 365 m., percé à 2550 m. En 1976, ce tunnel, jugé dangereux, est fermé à la circulation et la route prolongée jusqu'au col. Ce dernier tronçon étant peu adapté aux autocars, on sécurisa le tunnel et on le réouvrit en 1991.



Vue de la route d'accès au tunnel routier du Galibier, depuis Valloire, en 1925 ; à droite, le sentier atteignant le col avant la construction de la route en 1976

En arrivant au chef-lieu, que les Anciens nomment *place*, une silhouette familière traverse devant nous. Pas de doute : il s'agit bien de Jean-Baptiste Grange, l'illustre enfant du pays, avec son frère, François-Cyrille !

– Vous avez de la chance de me trouver !, s'exclame le champion du monde de slalom. Blessé au genou fin mars 2012, je pars ce jour en rééducation. J'espère être sur pied en octobre pour la 1<sup>ère</sup> épreuve de la coupe du monde à Sölden, en Autriche.

– La nouvelle saison sera l'occasion d'étoffer un palmarès déjà bien fourni !

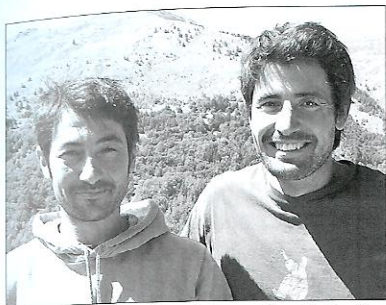


Photo Famille

**MM. François-Cyrille et Jean-Baptiste Grange**

– C'est vrai, neuf succès en coupe du monde, un globe de cristal et surtout un titre de champion du monde, ce n'est pas rien ! Ce titre obtenu à Garmisch-Partenkirchen en 2011 demeure ma plus belle victoire. J'ai réalisé mon rêve d'enfant. Vous savez, mon grand-père était moniteur à Valloire, mes parents et mon oncle, Christian Grange, le maire actuel, ont fréquenté les équipes de France. Alors forcément, le ski et la compétition, j'y ai goûté très tôt, les résultats ont finalement suivi avec ma médaille de bronze aux Mondiaux de 2007, en Suède.

Dans la fratrie Grange, François-Cyrille, entraîneur au ski-club de Valloire, a, lui aussi, été sous les feux de la scène. Et quelle scène : celle de la cérémonie d'ouverture des J.O. d'Albertville, il y a 20 ans !

– Le garçon de 9 ans qui embrase la vasque olympique à côté de Michel Platini, c'était moi ! La Maurienne n'accueillant aucune épreuve des Jeux, le COJO avait souhaité accorder cet honneur à un enfant de notre vallée.

Choisi sur photo, je me suis retrouvé dans le stade olympique, ce 8 février 1992. Nous ignorions qui serait le dernier porteur de la flamme. Puis est arrivé Michel Platini, il m'a pris par la main et, nous avons gravi l'escalier menant à la vasque.



Collection D.L.

**François-Cyrille Grange, en 1992, avec Michel Platini**

En face de l'église paroissiale Notre-Dame de l'Assomption, dont l'austère façade contraste avec les trésors d'art baroque abrités en son sein, se trouve la mairie où nous attend M. Christian Grange, élu en 2008, par ailleurs directeur de l'E.S.F. locale :

– Nous avons croisé vos illustres neveux ! À ce propos, comment est née la station de Valloire ?

– Les Valloirins ont découvert le ski en 1902, grâce aux militaires du 159<sup>e</sup> RIA de Briançon venus jusqu'ici par le col des Rochilles. Mais l'aventure de l'or blanc débute véritablement en 1936, quand le Club Alpin Français de Paris installe une école de ski à Valloire.



Photo A.S.

**M. Christian Grange**

En 1937, Gabriel Julliard, un Mauriennais d'Épierre, construit un premier télésiège au village des Granges. En 1948, il inaugure le premier télécabine de France, sur le massif de la Sétaz. Les remontées de la Sétaz étant privées, la municipalité décide d'équiper, en 1971, le massif du Crey du Quart : une décennie durant, deux domaines concurrents coexisteront dans la station, avec chacun son propre forfait ! En 1982, l'ensemble des remontées mécaniques a été repris en régie par la commune, exploité depuis 2007 par la SEM Valloire. Relié à Valmeinier en 1974, le domaine compte 150 km de pistes.



Collection Jacky Martin

**Le télésiège des Granges en 1937**

– Le tourisme est évidemment le principal secteur d'activité de la commune...

– Bien sûr. Avec une capacité d'hébergement de 17.800 lits, la station fait vivre la majorité des 1.360 habitants. Les débuts précoces de la station expliquent que le tourisme ait, plus tôt qu'ailleurs, pris le pas sur l'agriculture et l'élevage, alors dominants. Si l'on ne compte plus que trois exploitations agricoles, l'ambition est de conserver notre vocation de « station – village » à dimension humaine. Valloire ne se résume pas aux seuls sports d'hiver. Son histoire et son riche patrimoine se révèlent à travers ses 17 *villages*, chacun doté d'une chapelle et d'un four banal.

Cette histoire, M. Étienne Falcoz, ancien secrétaire de mairie, la connaît bien. Il nous en retrace les grandes lignes :



M. Étienne Falcoz

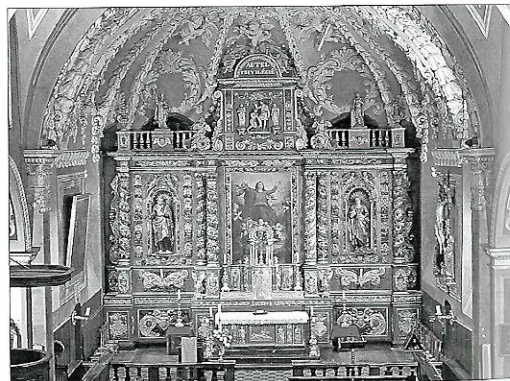
– L'étymologie de Valloire généralement admise est celle venant du latin *vallis aurea*, « vallée d'or », nom donné sans doute en raison de son ensoleillement. Le site fut très tôt occupé. Sous la Roche Bernard, en direction du Galibier, des monnaies romaines ont été exhumées et

quelques vestiges d'un mur d'enceinte témoignent de la probable présence d'un camp romain. Cela dit, dans le pays, ces vestiges sont appelés la « barricade des pestiférés », bâtie, selon la légende, pour regrouper les malades pendant une épidémie de peste au XVII<sup>e</sup> s. ! Une autre légende, chère aux Mauriennais, se rattache à Valloire : celle de saint Thècle. Au VI<sup>e</sup> s., cette jeune Valloirinche ramena d'un pèlerinage à Alexandrie, en Égypte, trois doigts de saint Jean-Baptiste. Ces précieuses reliques sont à l'origine de la création du diocèse de St-Jean-de-Maurienne par Gontran, roi de Bourgogne. Conservées dans la cathédrale de St-Jean, elles figurent dans les armoiries de la ville – et sur la lame des opinels ! De fait, du

haut moyen âge à la Révolution, Valloire a été une terre appartenant à l'évêque de Maurienne. Sur le rocher St-Pierre, au-dessus du bourg, un ancien château contrôlait l'accès au Galibier et aux Rochilles. À proximité de ces cols se trouvent encore des bornes frontière frappées d'un côté de la Croix de Savoie, de l'autre de la fleur de lys.

– À quand remonte l'édification de l'église N.-D. de l'Assomption ?

– Au début du XVII<sup>e</sup> s., Valloire, avec plus de 2.000 habitants, était la paroisse la plus peuplée de Maurienne, devant St-Jean ! L'église devenant trop petite, elle fut remplacée par une autre, consacrée en 1682. Avec son magnifique retable en bois peint et doré, ses huit autels latéraux, la voûte de la nef en trompe-l'œil, le décor en stuc au-dessus du chœur, la décoration intérieure de N.-D. de l'Assomption est un remarquable exemple de l'art baroque. Notre retable est l'un des plus somptueux de Savoie. Le clocher, lui, a été « raccourci » sous la Révolution !

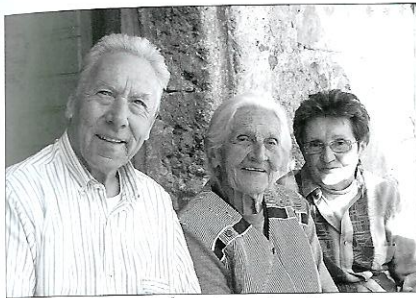


Le retable baroque de N.-D. de l'Assomption

– J'ai été surpris de lire, sur le monument aux morts, Valloire écrit avec un *s* final...

– Cette orthographe est apparue sous la Révolution Française, sans qu'on en sache la raison ; elle s'est perdue lors de la Restauration sarde, pour réapparaître après l'Annexion. Longtemps, l'une ou l'autre orthographe furent utilisées indifféremment. À titre personnel, j'ai toujours écrit *Valloires* dans les actes d'état-civil. Désormais, le « *s* » n'a plus cours, sauf sur le calendrier des pompiers !

Sur le conseil de M. Falcoz, le *Valloirin d'un jour* se rend aux Villards, village dominé par le Pain de Sucre et le Grand Chible, à la rencontre de la doyenne, Mme Élise Rambaud, née le 28 novembre 1911. Nous la trouvons en compagnie de ses amis M. et Mme Bois, nos fidèles correspondants patoisants.



Mme Élise Rambaud  
avec M. et Mme André Bois

Photo A.S.

– J'espère ne pas déranger...

– Pensez-vous, une vieille dame comme moi a tout son temps ! Asseyez-vous et laissez-moi vous servir un verre de *Suédois* : cet élixir à base de plantes de la Maison Dolin de Chambéry, est la boisson du *pays* ! Il soigne tout ! Alors, en quoi puis-je vous être utile ?

– Avez-vous connu le temps où les toits étaient encore en chaume ?

– Oui. Le chaume était un excellent isolant. Mais il avait l'inconvénient majeur de favoriser la propagation des incendies, par exemple lors d'un *feu de beurre*.

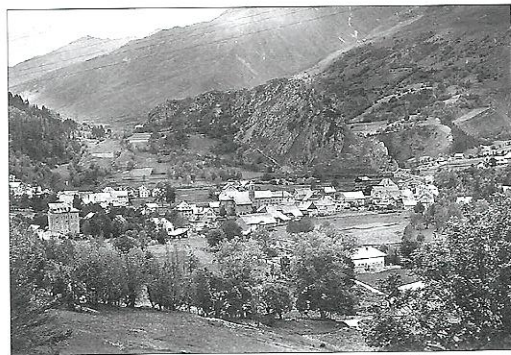
– Un feu de beurre ?

– Un de nos moyens de conserver le beurre était de le faire cuire pour le débarrasser de la laitance qui le fait rancir. Des mottes de plusieurs kilos étaient mises à chauffer dans un chaudron pendu à la crémaillère de la cheminée. L'opération était délicate : en débordant, le beurre risquait de s'enflammer et de provoquer un début d'incendie. Plus d'un village a été victime de *feux de beurre*, comme Tigny, en 1888, ou Poingt-Ravier en 1893 ! Par précaution, nos affaires précieuses (papiers, grains, outils...) étaient conservées dans une petite construction en bois – la *shambrà*, à l'écart. Pour en revenir à notre beurre : une fois fondu, il était versé dans des *tupines* en

terre. Gardé au frais à la cave, il se conservait pendant des mois. Lorsqu'on vidait le chaudron, on raclait le fond qu'on mangeait sur du pain, c'était délicieux !

Au tour maintenant de M. André Bois de participer à notre *tournée*.

– Sachez que les Valloirins ont toujours eu l'âme du commerce, qu'il soit légal ou illégal ! Jadis, le pays était connu pour être une terre de contrebandiers. À partir de 1561 et l'instauration de la gabelle par le duc de Savoie Emmanuel-Philibert, les paysans prirent l'habitude d'aller chercher le sel clandestinement en France pour l'écouler dans toute la Maurienne. Le trafic sur la « route du sel » était tel qu'il favorisa la prospérité de la vallée ! Après 1860, cette « tradition » illégale s'est maintenue, à ceci près qu'on trafiquait alors du tabac et des allumettes avec l'Italie. Mon grand-père, François Donzel, né en 1881, s'approvisionnait en Piémont, via le col des Rochilles, Névache et la Vallée Étroite...



Vue générale de Valloire en 1955

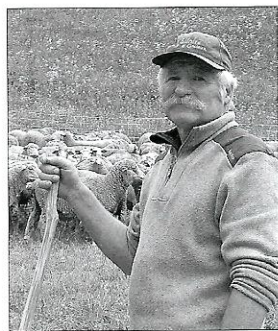
Collection A.S.

– Les Valloirins se firent aussi colporteurs, une activité légale cette fois !

– Notre vallée, comme tant de ses sœurs alpines, fut à partir du XVIII<sup>e</sup> s. une terre d'émigration saisonnière. À l'automne, les hommes partaient sur les routes de France jusqu'au printemps suivant : en 1835, on a recensé 215 demandes de passeports ! La plupart étaient spécialisés dans le commerce des tissus : ils se fournissaient auprès des soyeux de Lyon et partaient vers la Champagne, la Lorraine, la Franche-Comté... Beaucoup y ont fait souche.

Mon oncle, Théophile Magnin, dit *Titi*, fut le dernier colporteur de Valloire : dans l'Entre-deux-guerres, il allait encore en Lorraine. On retrouve aussi des Valloirins parmi les Mauriennais partis chercher une vie meilleure en Uruguay et en Argentine.

Poursuivant la visite, nous voilà à l'entrée du village de La Borgé. Un troupeau de moutons y paît l'herbe grasse sous l'œil de M. André Rol. Ce fils de paysan est depuis trente ans berger pour les troupeaux transhumant de la Provence :



M. André Rol

– Mes premières bêtes ont été livrées hier, par camions. Quand le troupeau de 1.500 têtes sera au complet, je les monterai dans le massif du Crey Rond jusqu'en octobre. Le premier chalet se trouve dans la combe de Beaujournal, à 1800 m., le second à 2500 m. En montagne, les bêtes sont désormais parquées, en raison de la présence du loup. Malgré mes trois *patous*, j'ai déjà subi plusieurs de ses attaques en 10 ans... Les premiers troupeaux de Provence sont venus fin des années 30 ; leur nombre s'est véritablement accru après-guerre, à mesure du déclin de l'agriculture locale. Ils arrivaient à pied par le Galibier ou le Télégraphe depuis la gare de St-Michel. Au total, environ 10.000 moutons se répartissent aujourd'hui dans nos alpages. Moi-même, j'élève encore 80 brebis, par passion. Vous a-t-on parlé de *change* pour se procurer de la viande en été ?

– De quoi s'agit-il ?

– L'été, les moutons, comme les vaches, étaient en *montagne*. Les propriétaires se réunissaient par groupes de 4, famille, amis, voisins... Chaque dimanche, l'un d'entre eux, à tour de rôle, montait chercher une de ses bêtes, un agneau ou une brebis de réforme : il la tuait et la partageait en quatre quartiers

avec ses associés : 2 gigots et 2 épaules. Celui qui recevait un gigot avait une épaule la semaine suivante !

Il est temps à présent de prendre de la hauteur en montant en direction du col du Galibier, à 2642 m. d'altitude. L'ouverture de la route, début juin, s'apparente à celle des vannes d'un barrage : l'accès est à peine dégagé qu'un flot incessant de cyclistes, de motards, de camping-cars se déverse sur la chaussée ! Ce phénomène, M. Jean Rol, dit *Jeannot*, l'observe chaque année depuis les Granges du Galibier, à 2300 m. d'altitude et à 5 km du sommet.



M. Jean Rol

– Vous êtes aux premières loges quand passe le Tour de France !

– J'ai eu la chance de voir passer les plus grands : Fausto Coppi, Bahamontes, Charly Gaul, Merckx, Ocana... En 1998, Marco Pantani a porté son attaque ici, juste à l'entrée des Granges ! Le col du

Galibier a été franchi pour la première fois le 10 juillet 1911, lors de l'étape Chamonix – Grenoble. Seuls trois coureurs réussirent l'ascension sans descendre de selle. Si le col a servi la légende du tour de France, l'inverse est aussi vrai. C'est en raison de la renommée de la plus grande épreuve cycliste que tant d'amateurs se pressent sur ses pentes. Ils étaient déjà nombreux dans les années 50, quand les trois derniers kilomètres n'étaient pas goudronnés ! Le Galibier doit aussi son succès d'être situé sur la Route des Grandes Alpes, le fameux itinéraire touristique créé en 1909. Jusque vers 1960, un service de cars reliait Chamonix à Nice via Briançon, en deux jours. À la montée, le car faisait halte devant chez nous, pour reposer le moteur. Les passagers buvaient un bol de lait en admirant le paysage...

Pendant que nous devisons, un imposant engin de déneigement s'arrête. En descend M. Patrick Arnaud, du service départemental de l'Équipement, qui vient saluer son ami. L'occasion de l'interroger sur l'avancée du chantier de déneigement :



M. Patrick Arnaud

– Le col vient tout juste d'ouvrir à la circulation. Nous avons commencé fin avril. Le coup d'envoi est toujours donné en concertation avec nos collègues des Htes-Alpes, l'objectif étant d'arriver en même temps au tunnel d'abord, puis de là, au sommet du col.

Environ un mois est nécessaire pour dégager les 12 km entre Bonnenuit, notre dernier village déneigé en permanence, et le tunnel.

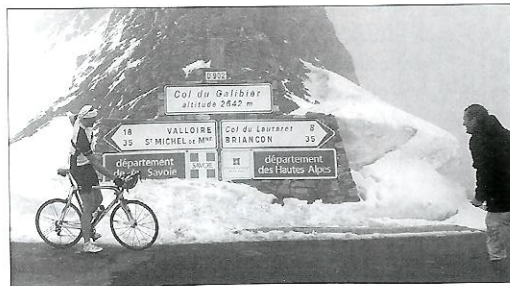
Au moment de prendre congé, M. Rol s'en va chercher un morceau de Beaufort :

– Tenez, un petit souvenir de votre visite aux Granges du Galibier !

– Grand merci ! comme disent les Savoyards.

– C'est moi qui vous remercie ! Comme tous les Valloirins, je suis toujours heureux de parler de mon pays. À propos de déneigement, allez donc rencontrer Étienne Ollier : il vous parlera de l'époque où l'on *ceindr*ait la neige pour ouvrir la route du Galibier.

Auparavant, le *Vieux Savoyard* gagnera le col. Les hauts murs de neige bordant la chaussée

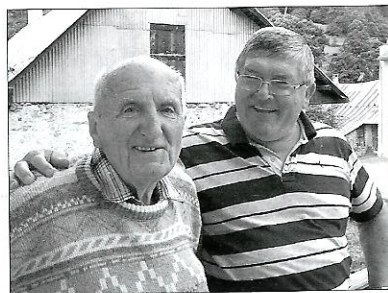


Le col du Galibier, 2642 m., 13 juin 2012

donnent à voir le travail accompli. Le froid piquant enveloppant le sommet ne semble pas décourager les courageux cyclistes qui, après la traditionnelle photo souvenir du col, s'élancent dans la descente côté Lautaret !

De retour dans la vallée, au village des Verneys, écoutons les explications de M. Ollier :

– À l'origine, les techniques de déneigement étaient bien rudimentaires, croyez-moi ! L'usage était d'épandre, fin avril – début mai, de la poussière de charbon, stockée à l'automne dans quatre petites baraques, entre Plan Lachat et le col, afin d'accélérer la fonte de la neige. Puis le déneigement proprement dit se faisait à la pelle, les ouvriers dormant dans la cabane des Ponts et Chaussées, aux Granges du Galibier. Le travail pouvait durer plusieurs semaines ; la route n'ouvrait parfois que début juillet. Mon arrivée à l'Équipement, en 1951, coïncide avec les débuts de la mécanisation. La première fraise à neige, de marque *Laffly*, était un engin initialement construit pour les Allemands, pendant l'invasion de l'URSS. Ce monstre à chenilles ne vit jamais les steppes russes, mais employé dans nos Alpes, il rendit bien des services ! Le *cendrage*, lui, a cessé vers 1965.



MM. Étienne Ollier et Paul Rapin

Pendant notre discussion est arrivé M. Paul Rapin. Il nous révèle une des « occupations » favorites de la facétieuse jeunesse d'antan :

– Autrefois, les jeunes s'amusaient à *tirer les baillards*. Le *baillard*, c'est le nom du brancard qui servait à sortir le fumier de l'écurie. Le samedi soir, ils les ramassaient dans le village puis allaient les empiler devant la porte de l'église ! Un jour, on en a même retrouvé un

accroché au balcon de la mairie ! À chaque propriétaire de venir récupérer le sien !

– Pouvez-vous nous décrire l'habitat traditionnel de Valloire ?



Habitat-type à Valloire

– Les maisons sont en majorité d'assez grosses bâtisses en pierres taillées, à 2 niveaux, recouvertes de chaume ou d'ardoises, réunissant l'habitation des hommes, l'étable et la grange, avec à l'écart une petite construction, le grenier appelé la *shambrà*. Au rez-de-chaussée, se trouvent la cuisine et une chambre d'un côté, et l'étable de l'autre, reliées depuis le corridor, la *lo*, par une porte. Notez la caractéristique de nos maisons avec une seule porte d'entrée voûtée. Au-dessus, une ou 2 chambres où l'on monte par un escalier intérieur ; et la grange, où l'on accède par une rampe naturelle ou quelques marches.

« Donner les droits » était une autre coutume du pays. À La Ruaz, Mme Cécile Vincent – qui avait reçu le *Vieux Savoyard* pour son article sur le costume des Valloirinchines en 1998 –, raconte :

– Lorsqu'un jeune se mariait, la tradition était de « donner les droits » aux célibataires de son village. C'est-à-dire de les inviter et de leur offrir à boire, quelque temps avant la cérémonie, ou en les conviant à la fête qui



Une Valloirinchine en costume, Mme Lauséa Rapin

suivait le repas de noce. Au départ, seuls les garçons y étaient astreints, puis la coutume s'est étendue aux jeunes filles. Moi-même, j'ai *donné mes droits* avant mon mariage, en 1953. Celui qui refusait de s'y plier s'exposait à un charivari : le soir, les jeunes, frustrés, venaient faire un tintamarre de tous les diables devant sa porte à l'aide de sonnailles et d'instruments divers.



Mme Cécile Vincent

Notre *tournée* se poursuit en compagnie de M. François Rapin. À 85 ans, cet ancien facteur a arpenté des années durant, été comme hiver, les routes et chemins de Valloire :

– Chaque jour, le courrier montait de St-Michel à la poste de Valloire par le service de cars assuré par un Valloirin, Jean-Généreux Michelland. Ensuite, la distribution, 12 à 15 km, se faisait par des sentiers muletiers à pied ou à vélo ! Quand les



M. François Rapin

routes ont été carrossées, dans les années 60, la tournée s'est effectuée en 2 CV. Un jour, en montant au Galibier récupérer le courrier de la boîte aux lettres située près de l'auberge du col, les gendarmes m'arrêtent : la route est fermée en raison du tour de France. J'insiste et, finalement, ils me laisseront passer au milieu de la caravane publicitaire !

– Votre génération est la dernière à avoir connu un monde sans automobiles...

– On n'avait pas de véhicules, mais on avait des idées ! Prenez le transport par câbles. Vers 1950, un monte-charge fut tendu entre le chef-lieu et le village de Poingt Ravier, qui s'élève à 1650 m. en surplomb : les *cabrettes* (supports en bois) sont encore visibles. Un câble similaire



– La *chouété*, le *sezelin*... le patois n'a pas de secrets pour vous !

– Pour moi qui suis né en 1937, c'était notre parler en famille ! Le français, on l'a appris à l'école. Notre institutrice était sévère. Au moindre mot en patois, c'était la punition de 100 lignes : « Je ne dois pas parler patois à l'école » !

À Valloire, un homme s'est attaché à immortaliser ces scènes d'antan et les hommes qui ont façonné nos paysages. Photographe reconnu en Pays de Savoie, M. Bernard Grange nous reçoit dans les locaux de sa maison d'édition, que dirige aujourd'hui son fils Raphaël :



Photo B. Grange

M. Bernard Grange

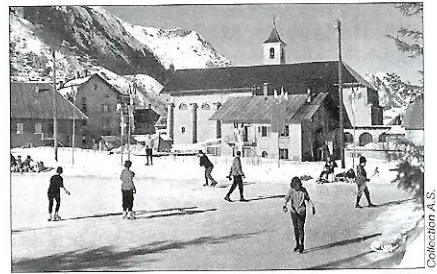
– Mettre en valeur la montagne et ceux qui y vivent a toujours été le centre de mon travail. J'ai commencé à l'âge de 18 ans, avec mon premier appareil Rolleiflex. Au début, je prenais des clichés de la nature, des paysages, des fleurs... Puis mon intérêt s'est étendu à saisir le quotidien des hommes et des femmes de nos villages, ce quotidien qui appartient désormais au passé. Avec l'expérience, j'ai appris qu'un cliché n'est réussi qu'à la condition d'établir un lien de confiance avec le sujet. C'est ce qui rend ce métier si passionnant. Mon goût pour le patrimoine m'a conduit également à photographier l'habitat traditionnel. Avec le soutien de mon épouse, j'ai édité mes premières cartes postales en 1970.

L'Hôtel Rapin, l'un des plus anciens de Valloire, témoigne de la transition vers les sports d'hiver au cours du siècle écoulé. Épouse du fondateur, Mme Marcelle Rapin se souvient :

– Cet hôtel est contemporain de la naissance de la station. Mon époux, Joseph Rapin – que tout le monde appelait Joset – l'a inauguré durant l'hiver 1936-1937. Trois hôtels existaient

déjà avant 1914 : le *Grand Hôtel*, le *Touring* et l'*Hôtel des Alpes*. Y séjournèrent des familles d'estivants venues de toute la France ainsi que des voyageurs de passage par le Galibier.

La présence d'hébergements explique le choix du CAF de Paris d'implanter son École de ski à Valloire. La proximité de la gare PLM de St-Michel, sur la ligne Paris – Rome, a été un autre facteur déterminant. Les dépliants touristiques vantaient « la station la plus près de Paris » : partis de la Gare de Lyon le soir, les vacanciers arrivaient à St-Michel le lendemain matin ! Valloire devint vite une station prisée des Alpes. Outre le ski et la randonnée, une « cuvette » naturelle d'eau devenait une patinoire par temps de gel. Située à l'emplacement de l'actuel mini-golf, elle était encore utilisée vers 1980. À propos de glace, n'oublions pas que, depuis 30 ans, la station accueille un concours international de sculpture sur glace...



La patinoire naturelle de Valloire, en 1967

Voilà, c'est fini ! Sur le chemin du retour, repensant aux rencontres de cette riche et belle journée, nous revient à l'esprit une remarque de M. Jean Rol : « *Les Valloirins sont toujours heureux de parler de leur pays* ». Ce ne sont pas des paroles en l'air. Le *Vieux Savoyard* peut en témoigner, tous se sont empressés de fouiller dans leurs souvenirs, d'ouvrir leurs albums de photographies. Au vrai, une seule contrepartie a été demandée. Un de nos interlocuteurs du jour, sourcilieux comme un Mauriennais, l'a ainsi résumée : « *Je vous fais confiance pour que nos propos soient bien rapportés ! Mais avec l'Almanach, je n'ai pas d'inquiétude !* ». Certes *errare humanum est*, mais croyez bien que ce souci d'exigence guide chacune de nos *tournées* !